

Zeitschrift: Anzeiger für schweizerische Altertumskunde : Neue Folge = Indicateur d'antiquités suisses : Nouvelle série

Herausgeber: Schweizerisches Landesmuseum

Band: 30 (1928)

Heft: 2

Buchbesprechung: Bücheranzeigen

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bücheranzeigen.

K.-H. Jacob-Friesen. *Grundfragen der Urgeschichtsforschung. Rassen, Völker und Kulturen*, 238 S. Hannover, Helwingscher Verlag, 1928.

Cet ouvrage, qui forme le premier volume des publications du musée de Hannover, est dû à la plume du directeur de cet institut. L'auteur y traite de questions importantes en préhistoire, celles des races, des peuples et des civilisations. Après avoir défini ce que l'on entend par races et peuples, dans trois chapitres d'inégale importance, M. Jacob-Friesen fait un court historique de ces trois disciplines, l'anthropologie, la philologie et l'archéologie et expose fort clairement les résultats acquis et montre avec évidence qu'il n'existe entr'elles aucune relation nécessaire. L'idée principale de cet ouvrage, celle sur laquelle l'auteur insiste avec raison, c'est qu'il est impossible d'arriver avec les moyens d'investigation dont nous disposons à déterminer quels peuples habitèrent les différentes régions de l'Europe aux époques préhistoriques. Dans ce domaine tous les efforts tentés sont et demeureront vains, car les différentes populations préhistoriques ne furent jamais anthropologiquement pures et ont dû chagner à maintes reprises de civilisations. Les écoles qui cherchent donc à distinguer les Celtes ou les Germains, dès l'époque néolithique, font fausse route. De même les Indo-européens qui parlaient des idiomes apparentés, n'appartenaient certainement pas à un seul groupe ethnique et pouvaient jouir de civilisations très différentes. Si l'on a pu attribuer aux Celtes la civilisation du deuxième âge du fer, c'est que le linguiste est venu en aide à l'archéologue. Et encore combien de vrais Celtes y a-t-il parmi les populations qui adoptèrent cette civilisation ? Mais dès que l'on s'éloigne du second âge du fer, les Celtes s'évanouissent à nos yeux. Tout cela est si évident, qu'il semble presque superflu de devoir consacrer un gros volume à l'exposer. Et cependant, il était nécessaire que cela fut dit, car trop nombreux sont les archéologues qui se laissent emporter par le mirage ethnique. M. Jacob-Friesen a donc rendu un signalé service en consacrant à ce sujet un gros volume fort bien écrit et qui se lit avec plaisir. Il a fait œuvre excellente et utile.

D. V.

D. Randall-Mac Iver. *The Iron age in Italy*, 90 fig. et 47 planches, 243 p. Oxford, Clarendon Press, 1927.

Le premier volume de cet important ouvrage a paru en 1924; il était consacré aux Etrusques. Le deuxième volume traite de l'âge du fer dans le reste de l'Italie. L'auteur y étudie successivement la civilisation d'Este, puis celle de Golasecca et de la région de Côme, enfin celles de l'Italie méridionale. Le chapitre qui nous intéresse le plus est certainement celui que M. Randall-Mac Iver consacre aux civilisations de la région des lacs, où il a fort justement reconnu que, si le fond de cette civilisation est homogène, en revanche, dans les détails, elle est constituée par des groupes locaux: le groupe habitant les environs de Bellinzona à un faciès différent de celui qui est établi à Côme ou à Golasecca. L'auteur admet pour cette région trois périodes correspondant la première à la période de Benacci, la seconde à celle d'Arnoaldi et la dernière à la troisième d'Este. Avec raison M. Randall-Mac Iver admet que les tribus inhumantes de Bellinzona n'appartiennent pas au même groupe ethnique que les incinérants de Golasecca; mais nous ne pouvons admettre que ces derniers soient un rameau de la population des tumulus du plateau suisse.

Ces deux volumes constituent donc une excellente monographie de l'âge du fer en Italie. Ils sont imprimés sur beau papier, abondamment illustrés et élégamment reliés. Ce sont des ouvrages de luxe. Une seule ombre au tableau: leur prix qui est inabordable aux pauvres préhistoriens.

D. V.

Archaeologie Hungarica. I. N. Fettich, *Das Kunstgewerbe der Avarenzeit in Ungarn*, 7 pl., 22 fig., 66 p. — II. St. Paulovics, *Die römische Ansiedelung von Dunapentele*, 4 pl. 67 fig., 130 p.

Cette publication du Musée National Hongrois est rédigée en hongrois, mais accompagnée d'une traduction intégrale en allemand, ce qui est infiniment préférable au système des résumés.

I. Dans le premier fascicule, M. Fettich étudie certains ornements de la civilisation avar, avec décor denticulé. L'auteur arrive à cette conclusion intéressante qu'il n'existe pas chez les peuples, à l'époque des invasions, de styles nationaux, mais un art formé d'éléments hétérogènes assimilés par ces nomades, éléments qui se développent avec plus ou moins de vigueur suivant les circonstances locales ou les goûts de chaque peuplade. Ainsi l'ornement denticulé s'est développé particulièrement en Hongrie chez les Avars sans doute sous l'influence des Scythes.

II. Dans le second fascicule, M. Paulovics nous donne une monographie de Dunapentele à l'époque romaine. Après un historique des découvertes et des fouilles au cours des derniers siècles, il étudie le Castrum d'Intercisa, et rend compte des fouilles exécutées en 1926 dans un petit cimetière du quatrième siècle, où l'on a recueilli plusieurs inscriptions, des reliefs, de la poterie, des vases de bronze et des fibules cruciformes. Parmi les pièces les plus intéressantes trouvées à Dunapentele citons le modèle en terre cuite d'une porte de ville flanquée de deux tours. D. V.

Klarmann, Johann Ludwig. *Zur Geschichte der deutschen Familiennamen.* Zweite, umgearbeitete und stark vermehrte Auflage. H. O. Schulze, Lichtenfels, 1927.

Am 12. März 1927 waren 250 Jahre verflossen, seit durch kurbayrisches Dekret die willkürliche Namensänderung zum ersten Male in Deutschland unter Strafe gestellt wurde. Trotz dieser Verordnungen werden heute noch unzählige Mitbürger in jenem Lande anders genannt, als sie sich «schreiben», und sie sind stolz auf diesen ihren «Hausnamen»; ist er doch schon so alt wie der Hof, auf dem sie sitzen. Vor tausend Jahren gab es in Deutschland überhaupt noch keine festen erblichen Familiennamen. Wo und wie sie entstanden sind, berührt jeden, der etwas auf guten Namen hält und Sinn für Familiengeschichte hat. Ihm für derartige Studien als Wegleiter zu dienen, macht sich das vorliegende Büchlein zur Aufgabe, immerhin nur als ein geschichtlicher Versuch und als eine Anregung zur besseren Bebauung eines bisher im Rückstand gebliebenen Gebietes. H. L.

Die Kunstdenkmäler der Schweiz. Herausgegeben von der Schweizerischen Gesellschaft für Erhaltung historischer Kunstdenkmäler. Verlag E. Birkhäuser & Co., Basel.

Die vor Jahren von Professor Rahn mit besten Absichten ins Leben gerufene «Statistik der schweizerischen Kunstdenkmäler» ist ihres Daseins eigentlich nie recht froh geworden. Denn es fehlten diesem Unternehmen nicht nur ein auf fester Grundlage ruhender, bestimmter Plan, sondern auch ausreichende finanzielle Mittel. Die ersten Anfänge erschienen als Bestandteil des «Anzeigers für schweizerische Altertumskunde», damals noch herausgegeben von der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich. Sie waren ein Versuch des Herausgebers, entsprechend seinen besonderen Neigungen, und gingen demzufolge, wie seine Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz, nicht über den Schluß des Mittelalters hinaus. Illustration und Druck ausgenommen, hatte der Bearbeiter auch aus eigenen Mitteln für die Kosten seines Unternehmens aufzukommen. Es war darum zum Teil eine Privatangelegenheit. Trotzdem wuchs es schon bald aus den bescheidensten Anfängen zu einer Bedeutung heraus, welche die Aufmerksamkeit weiterer Kreise auf sich zog und den Wunsch erweckte, es möchte, auf breiterer Grundlage fußend und durch staatliche Beiträge unterstützt, zu einem Inventar nicht nur unserer Baudenkmäler eines bestimmten Zeitalters, sondern von diesen und den Kunstwerken im gesamten werden, soweit sie ein kunsthistorisches oder kunstgewerbliches Interesse bieten und sich nicht in privatem Besitze oder in öffentlichen Sammlungen befinden. Die Möglichkeit dafür schien sich zu bieten, als mit der Gründung des Schweizerischen Landesmuseums die zu dessen Leitung bestellte eidgenössische Kommission zur gesetzlichen Herausgeberin bestimmt wurde. Allein auch die ihr zur Verfügung gestellte Staatsunterstützung aus dem Kredite für Ankäufe von Altertümern des Landesmuseums von jährlich 2000 Franken erwies sich von Anfang an als gänzlich ungenügend, um so mehr, als diese neue «Sta-

tistik» als Gratisbeilage zu dem ebenfalls an das Landesmuseum übergegangenen «Anzeigers für schweizerische Altertumskunde» erschien. Während die Redaktion der ersteren durch das Landesmuseumsgesetz einem Mitgliede von dessen Kommission übertragen wurde, mußte die Redaktion des letzteren von der Direktion dieses Institutes unter Mitwirkung des betreffenden Mitgliedes besorgt werden. Dabei war diese insoweit finanziell besser gestellt, als ihr außer den Abonnementsgeldern ein ausreichender staatlicher Jahresbeitrag zur Verfügung stand. So wurde es möglich, den «Anzeiger» fortan in einem Umfange und einer Ausstattung herauszugeben, die im allgemeinen gerechten Anforderungen an dieses Unternehmen genügten. Dagegen kränkelte die «Statistik» weiter, nicht nur zufolge unzureichender Geldmittel, sondern auch des langsamen Erscheinens des ersten auf diesen neuen Grundlagen herausgegebenen Bandes. Er umfaßt die Statistik des kleinen Kantons Unterwalden, wurde 1899 begonnen und liegt bis zur Stunde noch nicht abgeschlossen im Drucke vor.

Die Fortschritte, welche inzwischen namentlich in Deutschland und Österreich die auf Staatskosten und unter staatlicher Leitung herausgegebenen Statistiken der Kunstdenkmäler machten, ließen bei uns erst recht klar erkennen, auf welcher unzureichenden Organisation die eigene geblieben war. Zwar kann sich die Statistik der Kunstdenkmäler von Unterwalden recht wohl neben solchen der Nachbarstaaten sehen lassen; sie übertrifft diese sogar in der Gründlichkeit der behandelten Materie. Das Tempo ihres Erscheinens aber durfte sich für die andern Kantone nicht wiederholen. Infolgedessen wurde mit deren künftigen Herausgabe die Schweizerische Gesellschaft für Erhaltung historischer Kunstdenkmäler betraut und das Programm, nach dem dies geschehen sollte, festgelegt. Es ist dem kürzlich erschienenen ersten Bande vorgegedruckt. Dieser enthält von den Kunstdenkmälern des Kantons Schwyz die von Einsiedeln, der Höfe und der March, bearbeitet von Dr. Linus Birchler. Die von ihm kürzlich herausgegebene, vorzügliche Monographie der Klosterkirche von Einsiedeln bot alle Gewähr für eine treffliche Erledigung auch dieser erweiterten Aufgabe. Der neue Band ist denn auch nach Ausstattung und Inhalt höchst erfreulich. Außerhalb Einsiedeln gibt es zwar innerhalb des behandelten Gebietes keine andern Bauten von weitgehender kunstgeschichtlicher Bedeutung, und auch von den Werken der Kleinkunst gehen wenige über ein Mittelmaß künstlerischen Schaffens hinaus. Dem Texte ist der Charakter einer Statistik durchaus gewahrt, wie man es von einem solchen Unternehmen verlangen muß. Wenn die weiteren Bände sich mit der gleichen Promptheit und Gründlichkeit folgen, wie der erste nach der Neugründung des Unternehmens erschien, dann dürfen wir hoffen, daß diesem eine schöne Zukunft beschieden sein werde.

H. L.

Johannes Oberst. *Die mittelalterliche Architektur der Dominikaner und Franziskaner in der Schweiz.* Orell Füßli-Verlag, Zürich und Leipzig.

Es ist ein verdienstvolles Unternehmen, die mittelalterliche Architektur der Dominikaner und Franziskaner in der Schweiz in einer Monographie zusammenzufassen. Während der Orden des hl. Benedikt und die aus ihm hervorgegangenen ihre Klöster im allgemeinen so gut als möglich in weltabgeschiedener Einsamkeit erbauten, den Vorschriften für das Leben ihrer Insassen entsprechend, verlegten die Bettelorden, auch wieder ihrer Bestimmung gemäß, ihre Wohnsitze in die Städte als die ihrer Wirksamkeit. Denn sie waren die Prediger für das Volk und die Werber für das Papsttum als weltliche und geistliche Macht. Demzufolge entstanden ihre Kirchen auch als Predigthäuser für die Menge, in denen der Kultus in zweiter Reihe stand und die darum in ihrer Ausstattung gerne auf eine Pracht verzichteten, wie sie sich in den Gotteshäusern ihrer vornehmen Ordensbrüder im Wettstreit mit den Kathedralkirchen mehr und mehr entwickelte, wenn sie nur ihren Zweck erfüllten. Obgleich sie sich in den Städten womöglich in die stilleren, an den Stadtmauern gelegenen Quartiere zurückzogen, rückte sie doch die bauliche Entwicklung der Orte im Laufe der Zeiten nicht selten in das Getriebe eines regeren Lebens hinein, so daß sie dem Stadtbilde mit den Laienkirchen seine Eigenart verliehen. Die mit ihnen verbundenen Konventgebäude mit ihren weiten Kreuzgängen sind nicht nur in reformierten Gegenden schon in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts anderen Zwecken dienstbar gemacht und diesen entsprechend umgebaut oder abgebrochen worden, sondern im Gefolge politischer Umwälzungen selbst in katho-

lischen. Auch die Gotteshäuser bewahrten bei beiden Konfessionen im Wandel der Zeiten nicht immer ihre ursprüngliche Bestimmung. Wir dürfen uns darum nicht wundern, wenn der Verfasser uns manche Klosteranlage nur noch nach früheren Aufzeichnungen oder Bildern vorführen kann. Welche Bedeutung diesen Bauten einst zukam, darüber gibt dieses Buch willkommene Aufschlüsse, und an dem Schicksal derselben läßt sich auch das der Ordensleute trefflich verfolgen. Eine reiche und schöne Illustration ergänzt den beschreibenden Text. H. L.

Schradin, Stadtschreiber von Luzern. *Schweizerchronik*. Sursee 1500. Faksimile-Neudruck. München 1927.

Den Urteilen in der «Neuen Zürcher Zeitung» Nr. 2106 vom 8. Dezember 1927 mit Zusatz in Nr. 2145 vom 13. Dezember 1927 über diese neu aufgelegte, für den Schwabenkrieg so interessante Geschichtsquelle, können wir beistimmen, sofern es den wissenschaftlichen Wert der «Einführung» betrifft. Auch hätten wir begrüßt, wenn für die Herstellung der Faksimile-Ausgabe ein besseres Original benutzt worden wäre. Trotzdem möchten wir dieses Büchlein allen empfehlen, denen die alten illustrierten Originalausgaben mit ihren oft recht naiven Holzschnitten die Vergangenheit unmittelbar zu vermitteln vermögen als neue Bearbeitungen, und zudem dem eigenen Urteile über den Wert des Inhaltes in keiner Weise vorgreifen. H. L.

G. E. Pazaurek. *F. Gondelach, der bedeutendste deutsche Glasschneider, und seine Rivalen*. Verlag Keramische Rundschau, Berlin 1927.

In einer Reihe von Monographien gedenkt G. Pazaurek, der Direktor des Württembergischen Landesgewerbemuseums in Stuttgart weitere Kreise bekannt zu machen mit bedeutenden Vertretern auf dem Gebiete der Keramik, der Glasveredlungskunst und ihren Werken, ausschließlich verfaßt von bewährten Fachleuten. Dabei sollen nur einzelne Meister oder Gebiete dieser Kunsthandwerke behandelt werden, die bisher noch einer wissenschaftlichen Bearbeitung auf Grund der Quellen ermangeln. In dem vorliegenden ersten Hefte führt uns der als erster Kenner des Glasschnittes rühmlichst bekannte Verfasser den Hauptvertreter dieser Kunst, F. Gondelach, vor. Angehörige der Familie waren im 15. Jahrhundert Bürger und Münzmeister in Wien, dann Stempelschneider. Aus einem andern Zweige derselben stammte Matthäus Gondelach, der in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts als Maler genannt wird, während wieder andere Glieder mit der Glasindustrie aufs innigste verbunden waren und ihre Kunst nach Norddeutschland und Böhmen verbreiteten. F. Gondelach stammte aus Groß-Almerode, kam aber schon als Knabe nach Kassel und erwarb sich dort seine Ausbildung im Bannkreise des kunstsinnigen Landgrafen Karl von Hessen. Er wurde zum Gründer einer zahlreichen Familie und brachte es bis zum Hof-Glasschneider. Den eingehenden biographischen Notizen über die Familie des Meisters folgt die Aufzählung seiner Werke, aus denen wir ihn als ganz hervorragenden Künstler in seinem Fache kennen lernen. Im Anschlusse an dessen Tätigkeit werden uns auch die Werke verwandter Glasschneider vorgeführt, wobei sich der Verfasser mit anderen Bearbeitern dieses Kunsthandwerkes in bezug auf die Zuweisung einzelner Arbeiten auseinandersetzt. Das vorliegende, reich und schön illustrierte Heft läßt für das ganze Unternehmen nur Gutes erwarten, und wir wollen gerne hoffen, daß ihm der verdiente Erfolg nicht ausbleibe. H. L.

Preis jährlich 10 Fr. — Man abonniert bei dem Schweizerischen Landesmuseum, den Postbureaux und allen Buchhandlungen. Den Kommissionsverlag für das Ausland besorgt die Buchhandlung Beer & Co. in Zürich.

Beiträge und Mitteilungen beliebe man unter der Aufschrift «Anzeiger» an die *Direktion des schweizerischen Landesmuseums in Zürich* zu richten.

Redaktionskommission: Prof. Dr. H. LEHMANN. Vize-Direktor Dr. VIOLLIER. Prof. Dr. J. ZEMP.

Buchdruckerei BERICHTHAUS, Zürich.